HAL
open science

Poésie, science et espérance : la Prose des cellules HeLa dans l'œuvre de Marcel Thiry

Pierre Halen

▶ To cite this version:

Pierre Halen. Poésie, science et espérance : la Prose des cellules HeLa dans l'œuvre de Marcel Thiry. Théologie et sciences : compréhension du monde et de l'homme, regards croisés. Hommage à Jacques Fantino, Fabien Faul, Jun 2014, METZ, France. pp.185-200. hal-01625802

HAL Id: hal-01625802
https://hal.science/hal-01625802v1

Submitted on 29 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version corrigée de :

Halen, Pierre. « Poésie, science et espérance : la Prose des cellules HeLa dans l'œuvre de Marcel Thiry », in : *Théologie et sciences : compréhension du monde et de l'homme, regards croisés. Hommage à Jacques Fantino.* Sous la direction de Fabien Faul. Paris : Cerf, coll. Patrimoines, 2017, 267 p. (ISBN : 978-2-204-12323-5) ; p.185-204.

[185]

Poésie, science et espérance : la *Prose des cellules HeLa* dans l'œuvre de Marcel Thiry

Pierre Halen

Dans l'argumentaire de notre rencontre, la présence des deux termes : *science* et *théologie* s'imposait en raison de la problématique de recherche privilégiée par Jacques Fantino, auquel nous rendons aujourd'hui un hommage bien mérité. Quant au troisième terme : *littérature*, sa présence s'explique davantage par l'identité pluridisciplinaire du laboratoire « Écritures. Centre lorrain de recherches interdisciplinaires dans les domaines des littératures, des cultures et de la théologie », laboratoire à la gestion duquel Jacques Fantino a apporté son dévouement efficace et désintéressé pendant de nombreuses années. Qu'il en soit vivement remercié !

Cela dit, l'association de ces trois termes : *science*, *théologie* et *littérature* dans une perspective de recherche continue de constituer un défi intellectuel, défi que je voudrais modestement contribuer à relever par ce qui ne sera ici, certes, qu'une étude de cas ; mais il s'agit d'un cas exemplaire d'une forme de convergence.

Je situerai d'abord rapidement le cas en question, qui est un assez long poème, intitulé *Prose des cellules Hela* et publié en 1969 par le poète Marcel Thiry. Le texte complet du poème figure en annexe. Comme nous le verrons, ce texte est un exemple significatif de la « matière » que peut apporter la science, et en ce cas la recherche concrète en laboratoire de biologie, à la poésie ; il s'agit donc aussi d'un exemple de dialogue, ou d'interférence, non pas entre deux sciences (que seraient la biologie et la philologie, pour faire simple), mais entre deux discours sur le monde, l'un généralement qualifié de « scientifique » et l'autre, de « poétique ». Ce dialogue s'opère sur le fond d'un discours culturel plus large où, comme il apparaîtra dans notre seconde partie lorsque le texte lui-même sera commenté d'un peu plus près, les héritages du christianisme ont une part non négligeable. Mais avant toute chose, il me faut dire un mot de son auteur, Marcel Thiry, et de son intérêt pour la science en ces années-là.

[186] Esquisse d'un portrait de l'écrivain

Nous ne pouvons nous attarder ici à la biographie du poète, non plus qu'à une présentation générale de son œuvre [1]. Contentons-nous de rappeler que, né en 1897 et ayant donc, comme il le disait lui-même, « un pied dans le XIXe siècle », Marcel Thiry est, dans les années 1960, un auteur dont l'essentiel de l'œuvre est déjà publié. C'est une figure relativement connue, d'abord en Belgique, où, en dehors de ses mandats politiques [2], il est, depuis 1960 précisément, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Langue et de Littérature française, et où il représente à ce titre, pour la jeunesse remuante des *Golden Sixties*, la vieille génération supposée incarner tous les conservatismes. Cette jeune génération ayant elle-même beaucoup vieilli depuis lors, diverses publications critiques ont renouvelé très sensiblement cette image « académique » de l'écrivain après son décès en 1977. Marcel Thiry jouit aussi d'une certaine réputation en France, où son premier recueil, *Toi qui pâlis au nom de Vancouver* (1924), l'avait fait connaître très tôt, au moins des autres poètes, puisque Sabine Sicaud, décédée en 1927, l'évoquait déjà dans son journal. Après avoir été, sous le pseudonyme de Pierre Demeuse, le seul auteur belge à avoir participé à *L'Honneur des poètes* d'Éluard aux éditions de Minuit sous l'Occupation, c'est à Lyon, chez Henneuse, que Thiry publiera son plus volumineux recueil, *Âges*, en 1950 [3], et c'est à Paris que seront éditées, par Pierre Seghers, ses *Œuvres poétiques* presque complètes, en 1975 [4]. Dans les années 1960, un *Marcel Thiry* avait paru dans la fameuse collection « Poètes d'aujourd'hui », chez Seghers également [5]. Aujourd'hui, presque un demi-siècle après sa mort, c'est loin d'être un auteur oublié puisqu'ont été publiées en Belgique, outre les trois volumes de l'édition critique de sa poésie en 1997 par Christian Delcourt [6], deux anthologies poétiques : [187] *Traversées* (2001) et *Avoir connu San Francisco* (2008) [7] ; ont été par ailleurs publiées en France : les *Grandes proses* chez Actes Sud en 2002, et, au format de poche, l'excellente anthologie *Tous les grands ports ont*

---

1 On pourra se reporter notamment à : BERTIN (Charles), *Marcel Thiry*, Bruxelles : Académie royale de Langue et de Littérature française, 1997, (bibl.) ; voir aussi *Marcel Thiry prosateur*, sous la dir. de Pascal Durand, n° sp. de *Textyles*, (Bruxelles), n°7, novembre 1990, p. 3-186 ; en ligne : https://textyles.revues.org/1781 - dernière consultation le 06.04.2016.

2 S'il intervint à plusieurs reprises dans les débats publics au cours de sa vie, c'est au cours des années 1960 seulement qu'il participa à la création d'un parti (le « Rassemblement wallon »), fut élu sénateur, et plus tard représenta la Belgique à l'ONU.

3 THIRY (Marcel), *Âges,* [Lyon] : Les Écrivains réunis, Armand Henneuse éditeur, 1950.

4 THIRY (Marcel), *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, *Œuvres poétiques (1924-1974)*, Présentation de Pierre Seghers, Introduction de Bernard Delvaille, Paris : Seghers, 1975.

5 *Marcel Thiry*, Présentation et choix de textes par Roger Bodart, Paris : Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, n°124, 1964.

6 THIRY (Marcel), *Œuvres poétiques complètes*, [éditées par Christian Delcourt] t. 1-3 (1924-1977), Avertissement de Charles Bertin, Introduction de Bernard Delvaille, Bruxelles : Académie royale de langue et de littérature françaises, 1997, 3 vol.

7 THIRY (Marcel), *Traversées*. *Poésies*, Préface de Karel Logist, Lecture de Jean-Pierre Bertrand, Bruxelles : Labor, coll. Espace Nord, n°165, 2001, (bibl.) ; THIRY (Marcel), *Avoir connu San Francisco et autres poèmes*. Bruxelles : Académie royale de langue et de littérature française / Ercée, 2008.

des jardins zoologiques (2011) [8]. Les écrits en prose ne sont pas en reste, avec les rééditions récentes du roman *Échec au temps* [9] en 2013 et du recueil des *Nouvelles du Grand Possible et autres récits* en 2015[10] .

Pour compléter cette esquisse par quelques grands traits, on rappellera que l'écrivain se singularisa par les textes que lui inspira sa participation à la Première Guerre mondiale, et plus tard par ses poèmes de la clandestinité pendant la Seconde. On peut estimer que son apport le plus original consista, dans l'entre-deux-guerres, à tirer matière poétique de sa vie de « marchand », en l'occurrence de responsable d'une petite entreprise commerciale qui connut maints aléas. Mais il fut aussi essayiste, romancier et nouvelliste, et l'auteur notamment de récits relevant du fantastique ou de la science-fiction. Parmi ces œuvres narratives, on retiendra ici spécialement les *Nouvelles du Grand Possible* (diverses éditions aux contenus différents) et le roman *Échec au temps* (1945), qui spécule à propos d'une possible réversibilité de l'Histoire (en ce cas, le résultat de la bataille de Waterloo) grâce à une machine à remonter le temps. Si nous signalons cet aspect, c'est bien entendu qu'il indique une sensibilité, non pas tant au progrès technologique ou à la recherche scientifique elle-même (de la machine en question, nous n'apprendrons, en effet, pas grand-chose), mais plutôt au défi intellectuel et humain, moral même, que représente l'exploration, par la recherche expérimentale, des « possibles » existentiels. Enfin, précisons qu'en dépit de l'utilisation, essentiellement poétique et spéculative, qu'il lui arrive de faire des Évangiles, notamment du récit de Marthe et Marie, en dépit aussi de quelques hésitations comme celle qu'exprime le titre du roman *Comme si* (1959), Marcel Thiry est agnostique ; sa sensibilité toute particulière aux lois de la contingence, mais aussi cette espèce de révolte permanente, chez lui, contre les « Lois », et singulièrement contre les limites de l'existence corporelle, expliquent son intérêt non pas tant pour la science en elle-même [188] – qui, en somme, établit toujours plus de lois – que pour la spéculation que semble permettre la science à propos d'un possible dérèglement, ou d'un dépassement, de ces « lois ». C'est ce que nous allons à présent illustrer.

Essai de situation de la *Prose des cellules HeLa*

Le poème qui nous intéresse est publié dans la seconde partie du recueil intitulé *Le Jardin fixe*, suivi de la *Prose des cellules HeLa* (1969) [11]. Il est toutefois annoncé, dans le *Jardin fixe*, par un

---

8 THIRY (Marcel), *Grandes proses*. Présentées par Charles Bertin. Arles : Actes Sud, coll. Un endroit où aller, 2002 ; THIRY (Marcel), *Tous les grands ports ont des jardins zoologiques : Anthologie*. Édition établie et préfacée par Jérôme Leroy, Paris : La Table Ronde, coll. La Petite Vermillon, 2011.

9 THIRY (Marcel), *Échec au temps*. Préface de Roger Caillois. Postface de Pascal Durand. Bruxelles : Fondation Wallonie-Bruxelles, coll. Espace Nord, n°324, 2013.

10 THIRY (Marcel), *Nouvelles du Grand Possible et autres récits*. Postface de Pascal Durand. Bruxelles : Fondation Wallonie-Bruxelles, coll. Espace Nord, n°39, 2015.

11 THIRY (Marcel), *Le Jardin fixe*, suivi de la *Prose des cellules HeLa*. Lausanne : Éditions Rencontre, coll. Solstices, 1969.

poème intitulé *Le Cadran de feuilles, VI*, qui articule explicitement les deux parties du recueil et qu'on pourra lire en annexe ; ce poème du *Jardin fixe* reprend notamment le motif de la « négresse rose », sur lequel nous reviendrons.

Avant d'en venir à ces fameuses cellules *HeLa*, il faut dire un mot du terme de *prose*, qui figure dans le titre de plusieurs poèmes de notre auteur, dont certains parmi les plus importants, comme la *Prose des forêts mortes*, dans la suite intitulée *Trois longs regrets du lis des champ* (1955) [12]. La plupart ont été rééditées dans le recueil publié par Actes Sud sous le titre : *Grandes proses* (*op. cit.*). Le mot *prose*, évidemment un peu provocateur pour des poèmes, doit être compris comme un héritage, délibérément cultivé à partir des années 1930 [13], d'Apollinaire, dont Marcel Thiry a connu l'œuvre après être rentré en Europe en 1918 : ce mot de « proses » marque chez lui, à partir des années 1930, la recherche de formes nouvelles, en quelque sorte déliées, qu'il voudrait à même de montrer la dignité poétique, voire l'essence poétique, des réalités « prosaïques » modernes. Quoi qu'il en soit de la dimension épique de certaines de ces « proses », comme *Anabase platane* ou, nous le verrons, la *Prose des cellules HeLa*, la « grandeur » reste ici indissociable de la thématisation concertée de ce qui est *a priori* ignoré, ou considéré comme « mineur », par un certain conservatisme poétique ; le cas des pantoufles distribuées par l'hôtesse de l'air au cours d'un vol vers New York, dans la *Petite prose du passage de nuit*, suffit à le montrer [14].

[189] Comme ces banales pantoufles, les cellules *HeLa* font évidemment partie de ces objets *a priori* qualifiables de prosaïques. Leur appellation « *HeLa* » s'explique par le fait qu'il s'agit, dans la réalité scientifique dont le poème s'inspire, de cellules cancéreuses prélevées sur un individu qui était supposé rester anonyme, et qu'on avait désigné, selon l'usage du temps, par les premières syllabes de son prénom et de son nom. Ce sont les premières cellules humaines dont on ait réussi à assurer la reproduction en laboratoire, en 1951, ce qui a entraîné aussitôt leur multiplication dans les institutions de recherche du monde entier, toujours sous la désignation *HeLa* qui est encore d'usage aujourd'hui, un usage le plus souvent complètement coupé de toute référence à l'individu en question. Même si les chercheurs ont réussi à établir plus tard d'autres lignées cellulaires, les *HeLa* ont continué à prospérer, avec un succès mondial qui n'a d'ailleurs pas été sans entraîner divers problèmes (leur capacité de reproduction était telle qu'elles ont contaminé de nombreuses autres lignées qu'on croyait autonomes). Ce succès a aussi sollicité l'imagination des observateurs, y compris des scientifiques ; ainsi, une sorte de topos de la tradition des commentateurs à propos des *HeLa* consiste à produire un vague calcul de la masse des *HeLa* existantes ou ayant existé, ou alors la longueur d'un segment physique où elles seraient mises bout à bout : exercices en réalité assez peu rigoureux, mais où l'on voit la raison raisonnante, en

---

12 THIRY (Marcel), *Trois longs regrets du lis des champs : Anabase platane, Prose des forêts mortes, Air du wagon postal*. Liège : La Flûte enchantée, 1955.

13 Notamment dans *Trois proses en vers* (Poèmes, Liège : Imprimerie des Militaires mutilés et des Invalides de la guerre, 1934) ; et dans *Commémoration d'Apollinaire (À-propos lu au monument de Bernister, 1935)*, dans *Poésie 1924-1957*. Paris : Éditions universitaires, [1957], p. 117-121.

14 « Prosaïsme, elles sont tentantes, tes pantoufles / pour le poème en vol cependant par sa nuit. […] » (*Saison cinq et quatre proses*, Bruxelles : André De Rache, 1969 ; repris dans l'édition Seghers, p. 317).

quelque sorte, désirer son propre vertige. Le fait historique est néanmoins que les lignées de cellules *HeLa* ont joué un rôle important dans un nombre considérable de découvertes médicales, qui ont elles-mêmes constitué des enjeux commerciaux considérables pour les laboratoires et pour l'industrie pharmaceutique.

Ce succès inespéré a eu pendant longtemps l'apparence d'un miracle inexpliqué, et il a fallu de nombreuses années pour que des hypothèses vraisemblables, de plus en plus précises avec les progrès de la génétique, soient admises à propos des facteurs qui ont permis la reproductibilité remarquable des *HeLa*. D'où aussi la curiosité concernant la personne qui était cachée derrière cet anonymat. Comme une fuite avait laissé se répandre, mais avec une coquille, le nom d'*Henrietta Lake*, c'est semble-t-il pour mettre délibérément les indiscrets sur une fausse piste qu'on a fait courir le bruit qu'il s'agissait d'une certaine *Helen L.*, ce qui explique qu'a longtemps circulé le nom d'une certaine « Helen Lane ». C'était encore la version répandue à l'époque de la rédaction du poème, comme on le verra. Mais on a appris un peu plus tard, au début des années 1970, qu'il s'agissait en réalité d'Henrietta Lacks, une Afro-américaine décédée d'un cancer de type « fulgurant » en 1951 ; c'est elle qui a, très involontairement semble-t-il, donné une partie de son corps sous la forme d'un prélèvement de cellules malignes de son vivant, partie qui continue aujourd'hui à lui survivre. Dès lors que son nom a été connu, cela a aussitôt suscité l'intérêt des généticiens pour sa famille [190] (en le comparant avec le leur, on allait pouvoir étudier les modifications de l'ADN initial d'Henrietta Lacks après des millions de divisions cellulaires, et mieux contrôler les phénomènes de contamination de ces cellules dans le monde entier). Mais peu à peu les descendants ont vu aussi venir à eux des journalistes et des curieux, puis des avocats et des militants : n'avait-on pas découvert, du même coup, que c'était une pauvre femme noire, descendante d'esclaves en Virginie, dont le corps avait en quelque sorte été exploité à son insu pour procurer des bénéfices immenses à des laboratoires du monde entier ? Bénéfices scientifiques, certes, puisque ces cellules ont joué un rôle décisif dans de nombreuses découvertes ultérieures, mais aussi bénéfices matériels, puisque ces cultures cellulaires ont fait l'objet d'une production quasi industrielle, et bien entendu de ventes avec bénéfices pour les sociétés qui avaient investi, voire qui avaient été spécialement créées pour son exploitation.

Mise au courant, la famille a évidemment tenté de protester contre cet usage dont elle ignorait tout et qui ne lui rapportait rien. D'où une « affaire » médiatique et, finalement, un immense succès national et international pour le livre de Rebecca Skloot, *The Immortal Life of Henrietta Lacks* [15], qui sera publié en français sous le titre *La Vie immortelle d'Henrietta Lacks* [16]. Sauf pour dire qu'elle s'est terminée par des accords à l'amiable, et des dispositions générales concernant notamment un respect accru des données privées, il n'est pas besoin d'insister longuement ici sur cette « affaire », dont on trouvera de nombreux échos dans le livre de R. Skloot mais aussi sur la Toile, à commencer par *YouTube*. Parmi les bénéfices, il faut aussi ajouter les progrès juridiques, car, le plus souvent dans l'ignorance des règles adoptées par le Tribunal de

---

[15] SKLOOT (Rebecca), *The Immortal lLife of Henrietta Lacks*. New York : Crown Publishers, cop. 2010, (London : Macmillan, 2010).

[16] SKLOOT (Rebecca), *La Vie immortelle d'Henrietta Lacks*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle D. Taudière et Raymond Clarinard. [Paris] : Le Grand Livre du mois, 2010 ; Paris : Calmann-Lévy, 2011 ; Paris : Librairie générale française, coll. Le livre de poche, n°32573, 2012.

Nuremberg après la révélation des expériences médicales nazies, les chercheurs semblent avoir pris, ces années-là, quelques libertés avec l'éthique lorsqu'ils expérimentaient, spécialement sur des « volontaires » qui n'étaient pas toujours consentants, ni même avertis de ce qu'on faisait d'une partie d'eux-mêmes.

Marcel Thiry entend parler de ces cellules *HeLa* un peu par hasard, mais par des spécialistes éminents. Selon le témoignage assez précis qu'en a donné sa fille [17], le Dr Lise Thiry, elle-même à ce moment jeune chercheuse réputée dans le domaine naissant de la virologie, cela s'est passé au cours d'un dîner [191] informel organisé chez elle à Bruxelles, avec deux autres chercheurs parmi les plus en vue à ce moment : Hilary Koprowski et Piet De Somer. Marcel Thiry, qui résidait à Liège mais travaillait à l'Académie Royale à Bruxelles et séjournait plusieurs jours par semaine dans la capitale, était libre en soirée et, aux dires de Lise Thiry, H. Koprowski aurait voulu l'entendre parler, en français, d'Apollinaire ; la conversation a cependant plutôt roulé, en anglais, sur les virus et les cellules *HeLa*.

Marcel Thiry avait en effet des raisons personnelles de s'intéresser à ces cellules : au moment où il en entend ainsi parler, à l'automne 1960, sa première épouse était morte du cancer ; neuf ans plus tard, au moment où il publiera la *Prose des cellules HeLa*, la maladie aura aussi tué la seconde. Mais il faut dépasser ces circonstances privées : le cancer est davantage le symbole même de la mort et de toute séparation imposée, alors que tout l'être se révolte contre elle.

On s'en aperçoit avec la première apparition des cellules *HeLa* dans l'œuvre : à la fin du roman intitulé *Voie-Lactée* [18], qui paraît en 1961, c'est-à-dire moins d'un an après la soirée organisée par Lise Thiry avec les deux médecins, le protagoniste « retrouve » en quelque sorte la femme qu'il avait aimée autrefois, pendant la guerre, mais dont il était resté sans nouvelles depuis.

Il la retrouve, certes, mais c'est sous la forme de cultures cellulaires observées au microscope dans leur boites de Pétri : on voit que l'épisode est directement inspiré par l'anecdote biographique de la conversation rapportée par Lise Thiry.

Or, ce roman est la réécriture d'une longue nouvelle, *Passage à Kiew* (1927) [19], en partie (au moins) autobiographique puisque son action se déroule conformément à ce que vécut l'auteur comme soldat de l'armée belge en Ukraine au cours de l'hiver 1917-1918. Il est plus important de voir qu'en 1961, l'auteur se sert de ce qu'il a appris au sujet des cellules *HeLa* à l'automne 1960 pour résoudre, en quelque sorte, l'impasse mélancolique où aboutissait *Passage à Kiew* : la mort n'est plus totale, et, peut-être, par la science, un espoir sera-t-il possible un jour.

---

17 *Cf.* THIRY (Lise), *Marcopolette*. *Mémoires (1921-1977)*. Bruxelles : Les Éperonniers, coll. Sciences pour l'homme, 1999, p. 287-289.

18 THIRY (Marcel), *Voie-Lactée : romance*. [Bruxelles] : Cercle des lecteurs, 1961 ; *Id.*, Aalter : André De Rache éditeur, 1961 ; Thiry (Marcel), *Comme si*, *Voie-lactée*, *Nondum jam non*. Bruxelles : Le Cri, coll. Les évadés de l'oubli, 1993.

19 Réédition : THIRY (Marcel), *Passage à Kiew* [1927]. Bruxelles : Académie royale de langue et littérature françaises, coll. Histoire littéraire, 1990.

Dans *Voie-Lactée*, Marcel Thiry transpose aussi, à des fins poétiques, le type de maladie, en remplaçant le cancer du col de l'utérus par un cancer de la peau, ce qui lui donne l'occasion de développer la thématique stellaire de la Voie Lactée (la jeune femme était connue parmi les soldats pour [192] sa peau « constellée » de points de beauté, constellation qui se retrouve, graphiquement, dans l'image apparaissant au microscope au cours de la scène finale). Il est toutefois significatif que, dans cette première variation sur le thème des *HeLa*, l'écrivain ait gardé, tout en la transposant dans le contexte de l'Europe centrale qui était celui de la nouvelle initiale (*Passage à Kiew*), la dimension sociopolitique de l'anecdote qu'on lui avait racontée. La femme noire du Sud des États-Unis, pauvre descendante d'esclaves, devient dans le roman une jeune femme juive d'origine autrichienne, contrainte à la prostitution par les circonstances qui font que, bloquée à Kiew par la guerre, elle doit s'y dissimuler en raison de ses origines. Dans le roman, elle s'appelle Elsbeth Arnim : on retrouve, légèrement modifiées, les initiales *He La*, ce qui confirme qu'il y a bien eu transposition, une femme valant l'autre en quelque sorte, dans des contextes homologues de violence.

Dans le roman *Voie Lactée*, la « solution » scientifique à l'irrémédiable perte de la femme aimée a quelque chose de dérisoire aussi bien que d'émouvant : ce qui est « retrouvé » d'elle n'est évidemment pas elle, même si, d'un strict point de vue cellulaire, c'est elle quand même. On verra que, dans la *Prose des cellules HeLa*, le lyrisme poétique permettra d'aller un peu plus loin. À la même question de la survie *post-mortem*, on trouve cependant, ailleurs dans l'œuvre, une autre réponse, très différente. Il s'agit du *Concerto pour Anne Queur* (1949) [20], une fiction scientifique où l'on apprend qu'un savant congolais a trouvé le moyen de ressusciter, ou plutôt de « revivifier » les morts en les réanimant sous la forme de squelettes articulés, dotés de leurs cerveaux désormais libérés de la chair et, dès lors, capables de toutes les inventions comme de la plus grande sagesse ; le récit se termine toutefois par le suicide collectif des « Secs » et par l'affirmation solennelle, inscrite dans le ciel au moyen d'une technologie nouvelle inventée par les « purs esprits » qu'ils sont devenus : « Que la chair continue ».

En 1949, cette sentence a tout l'effet d'une acceptation de la mort (*i.e.* de la chair et de l'imperfection), acceptation qui semble ainsi, malgré les déchirements qu'elle suppose, définitivement préférée aux spéculations sur l'immortalité et la perfection. Douze ans plus tard dans *Voie-Lactée*, et surtout vingt ans plus tard, dans la *Prose des cellules Hela*, l'acceptation de la mort n'est plus à l'ordre du jour, et l'auteur en revient à l'espoir fou d'une continuation de la chair *post-mortem*, grâce aux progrès historiques de la science ; la continuation de l'existence corporelle ne signifie plus, ou pourrait ne plus signifier, la résignation devant la vieillesse, la mort et la nécessaire [193] séparation de ceux qui s'aiment ; au contraire, on y caresse l'espoir d'une pérennisation de la chair en tant que telle.

---

[20] THIRY (Marcel), « Le Concerto pour Anne Queur », dans *France Illustration. Le monde illustré. Supplément théâtral et littéraire*, (Paris), n°37, 1949 ; repris ensuite dans différentes éditions des *Nouvelles du grand possible*.

Une ode au « grand corps en globe de négresse rose »

Huit ans *Voie-Lactée*, la réapparition des cellules *HeLa* dans l'œuvre de Marcel Thiry se fait dans un autre contexte et avec des moyens différents. Quant au contexte personnel, Marcel Thiry a perdu sa seconde épouse, May Gérard, pendant l'été 1967, ce qui n'a pu que renforcer sa sensibilité aux questions qui nous occupent. Quant au contexte mondial, les *Sixties* furent agitées, comme peuvent en témoigner quelques rapides rappels, en vrac : toute la décennie est marquée par les suites des décolonisations de 1960, par l'organisation des mouvements féministes, l'affirmation de la jeunesse comme groupe social et bien entendu la diffusion désormais mondiale des images télévisées ; on se souvient encore de l'assassinat de J.F. Kennedy en 1963, de la fin du concile Vatican II à Rome en 1965, de la Révolution culturelle en Chine en 1966, de Mai 68 à Paris (et ailleurs), du premier homme dans l'espace en 1961 et sur la Lune en 1969, – année qui est aussi celle du festival de Woodstock et de l'invasion de la Tchécoslovaquie –, du prix Nobel de la Paix pour Martin Luther King en 1964, de la marche des droits civils en 1965, de l'assassinat de Martin Luther King et de Bob Kennedy en 1968. Quant aux cellules *HeLa*, elles sont mêlées à plusieurs découvertes scientifiques majeures ces années-là, de même qu'aux campagnes de vaccinations massives contre la polio, – notamment au Congo, où elles sont dirigées par… H. Koprowski [21] –, les vaccins étant notamment fabriqués depuis les années 1950 par RIT à Rixensart, en Belgique,… sous la direction de Piet De Somer [22] que nous avons rencontré ci-dessus.

Nous avons suggéré plus haut que la *Prose des cellules HeLa*, du fait de ce contexte sans doute, du fait de son lyrisme poétique plus sûrement encore, allait plus loin que le traitement du même motif par l'écrivain à la fin de *Voie-Lactée*. Dans ce roman de 1961, à lire les souvenirs relatés par sa fille [194] Lise, on a le sentiment que Marcel Thiry s'est comme emparé de la thématique et de ses conversations avec sa fille virologue, pour les transposer dans un récit qui reste l'histoire d'un personnage individuel et d'une souffrance égocentrée. En 1969, par contre, le propos s'élargit à l'humanité entière, comme en témoigne l'*excipit* qui identifie les biologistes aux « chercheurs de l'espoir / Sur ton grand corps en globe de négresse rose » (v. 102-103). Pour produire cet élargissement qui est aussi une exaltation, le poème cultive plusieurs intertextualités, chacune faisant l'objet d'un traitement spécifique et localisé, comme une métaphore qui serait filée dans un passage particulier.

Commençons par un intertexte assez inattendu ; il ne joue qu'un rôle épisodique dans le poème, qu'il marque cependant par une image aussi forte qu'originale : il s'agit des images, au sens visuel cette fois, de l'invasion de la Pologne par la *Wehrmacht* en septembre 1939, filmées par la propagande nazie. C'est à l'armée allemande que la science est ainsi comparée, en un renvoi

---

[21] Le petit dîner amical raconté par Lise Thiry est donc aussi à situer dans un contexte non littéraire ; c'est en effet à l'initiative du Dr Koprowski que Lise Thiry avait fait un long séjour d'enquête médicale au Congo en 1957, enquête dont les résultats serviront à la campagne de vaccination massive du début des années 1960. Or cette campagne fait aujourd'hui l'objet d'une controverse, parce que son aire d'application correspond grosso modo à l'aire d'apparition, plus tard, du virus Ebola.

[22] Il deviendra en 1966 pro-recteur de l'aile néerlandophone de l'Université Catholique de Louvain, puis, après la scission de l'établissement, le premier Recteur de la Katholiek Universiteit Leuven (jusqu'à sa mort en 1985).

il est vrai assez vague : « La science a dépassé ce champ de bataille-là / Qui la vit refouler comme on recule un poteau-frontière / La différence entre les vivants et les morts […] ». La référence aux mêmes images d'actualité est également perceptible, et d'ailleurs moralement plus acceptable puisque ce n'est plus la science mais le cancer qui est comparé à la *Wehrmacht*, dans les v. 44-48 : « Au premier jour où le cancer / Qui, mal de vie, est la vie sans frontière, / Le cancer qui lève les barrières / À la marche en avant des hordes cellulaires, / Le cancer fit paraître sur elle son signe ».

Évoquons ensuite l'intertextualité la plus visible et la plus classique sans doute, à divers égards : celle qui intervient en dernier lieu, avec une sorte de solennité, pour exploiter les vertus sonores aussi bien que sémantiques du nom de celle que l'on identifie encore comme « Helen Lane », et pour le rapprocher, en exploitant la syllabe /lɛn, len/, de celui d'Hélène de Troie, « la fille du Cygne », « devenue étoile aussi, dans l'autre ciel ». Ce motif est familier à Marcel Thiry, puisqu'il l'avait exploité déjà dans le roman *Juste ou la quête d'Hélène* (1953) [23], dont le récit imaginé prolonge le mythe de Faust. Comme dans ce roman, c'est la beauté d'Hélène qui est soulignée ici, une beauté essentiellement charnelle ; cependant, la *Prose des cellules HeLa* souligne qu'il s'agit cette fois d'une beauté commune, démocratisée et urbanisée pourrait-on dire, puisque c'est aussi celle des « femmes de tous les jours » avec leurs « adorables alacrités de jambes », c'est-à-dire celle de la « chair / Qui vaque à tous les gais ouvrages de la chair sous l'immanence du cancer ». À cette beauté à la fois universelle et quotidienne des femmes répond en quelque sorte la *libido sciendi*, la « grande luxure de recherche » des savants dans leurs laboratoires, savants auxquels, en quelque sorte, Helen Lane, en [195] « fille soumise », accepte de rendre service. De l'Hélène antique, le poète a donc gardé l'imagerie solennelle des héros immortalisés sous forme stellaire, mais aussi la beauté charnelle ; contrairement à toute la tradition, il ne souligne pourtant pas la fugacité de celle-ci, mais sa fragilité devant la maladie. Surtout, l'Hélène moderne, celle des cellules *HeLa*, n'est plus une figure d'exception ; elle reste une figure individualisée, mais elle représente métonymiquement toutes ses « sœurs par les trottoirs des rues », de sorte qu'elle est « l'égale », puis « plus grande » qu'Hélène de Troie (v. 97-98).

L'intertexte antique était, certes, déjà à l'arrière-plan dans la finale du roman *Voie-Lactée* ; mais le recours à l'imagerie grecque de l'immortalité stellaire est ici explicite, et diffracté en de nombreux motifs : le ciel (v. 31-33), les étoiles (v. 32), le « rose firmament » (v. 35), les « constellations roses » (v. 38), le « corps évolué en galaxie par le cancer » (v. 37), la « rose poussière d'étoiles charnelles » (v. 67)…

Au passage, relevons l'importance thématique de la couleur rose, qu'une motivation vraisemblable, certes, justifie puisqu'il s'agit d'abord d'un colorant servant de révélateur pour l'observation des cellules au microscope ; à ce titre, il fait déjà partie de l'épisode initial des virologues, tel qu'il était transposé dans *Voie-Lactée*. Du même thème, le poète tire cependant, dans la *Prose des cellules HeLa*, des variations bien plus étendues. Ainsi, dans l'*excipit*, l'oxymore de la « négresse rose » [24] vient-il s'ajouter à d'autres images qu'on nous pardonnera de qualifier

---

[23] THIRY (Marcel), *Juste ou la quête d'Hélène*. Illustrations d'Edgar Scauflaire. Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1953.

[24] La négresse rose apparaissait aussi dans le poème, déjà mentionné, du *Jardin fixe*, et, dès 1960, dans : THIRY (Marcel), « La négresse rose », *Marginales*, n°73, 1960.

rapidement de baroques ; cette caractérisation de « négresse rose » comporte aussi une dimension sexuelle, hypothèse de lecture que confortent le vers : « corps de négresse, ô ville noire et rouge » (v. 64) aussi bien que l'ensemble du réseau des notations érotiques et, par ailleurs, matricielles qui affleurent. Une telle lecture est aussi suggérée par le fait que, si *Voie-Lactée* exploitait le mélanome qui s'attaque à la peau pour jouer sur la thématique des grains de beauté, la *Prose des cellules HeLa*, conformément à ce qu'on savait de l'origine des *HeLa*, exploite le motif du carcinome qui s'attaque à la muqueuse du col de l'utérus [25]. Dimension sexuelle et dimension érotique ne sont pas forcément des équivalents ; le col de l'utérus, sous-entendu dans l'évocation des cellules *HeLa*, relève certes du domaine sexuel, mais la dimension érotique, – liée à la portée individuelle et égocentrée de l'anecdote amoureuse dans *Passage à Kiew* puis dans *Voie-Lactée* –, passe à l'arrière-plan (sans disparaitre) dans ce qui est devenu une spéculation à valeur générale, centrée sur la seconde personne à laquelle le poème s'adresse.

Par ailleurs, le champ sémantique des étoiles offrait aussi un autre avantage : celui de déclencher une émotion visuelle, reconstruite dans le texte, [196] bien sûr, mais que le lecteur active sans peine. Aujourd'hui, une recherche sur Internet à partir du segment « *HeLa* » donne immédiatement accès à d'innombrables pages où l'on devine immédiatement qu'une émotion cosmologique affleure en même temps qu'une illustration « scientifique » nous est livrée : firmaments, coupes histologiques et peintures abstraites sont sémiologiquement semblables et, de là, forcément, vient que beaucoup d'images cellulaires connotent, par leur beauté non figurative que la couleur exalte, quelque enjeu métaphysique.

Le dépassement final, dans le poème, de l'Hélène antique par l'*Helen* moderne a été préparé dès le début par le développement d'un troisième intertexte, qu'on qualifiera sommairement de démocratique ; il est inséparable, nous le verrons dans un instant, de l'intertexte chrétien. Si l'enjeu est que la « différence entre les vivants et les morts [expression de l'*incipit*, répétée au v. 7] / Diminue », c'est que « nous approchons l'*égalité* durable » (v. 1-2 ; nous soulignons). Nous comprenons qu'il s'agit, certes, d'œuvrer pour annuler la mort, qui crée une « différence », une « frontière » entre vivants et non vivants ; mais si « la clémence *aplanit* tous les jours un peu le seuil de marbre », ce n'est pas seulement qu'une frontière « recule » dans un espace horizontal, c'est aussi que, dans un axe vertical, l'immortalité est de moins en moins réservée aux héros aristocratiques. Nous avons déjà mentionné ces très urbaines « sœurs par les trottoirs des rues », qu'un vers comme « Le réseau, la résille des cellules He La » (v. 34) illustre d'une image, celle des bas-résille, liée à la séduction, voire à la prostitution. Ce vers fait partie d'un groupe assez explicite à propos de l'enjeu d'une certaine « bassesse » qui est désormais privilégiée :

> Ainsi est advenue à la terre comme une enveloppe d'un ciel intermédiaire,
> Le réseau, la résille des cellules He La
> En rose firmament qui règne bas sur tous les labos de la terre
> À hauteur de chercheurs.

Il est bien question en effet d'un « autre ciel » que celui d'Hélène de Troie, un ciel qualifié ici d'« intermédiaire », mais peut-être moins pour suggérer une médiation vers quelque étage supérieur que pour insister, comme le suggère l'image de « l'enveloppe », sur le fait qu'il « règne bas », et qu'il se trouve même « à hauteur de chercheur ». Cette situation « basse » est confortée

[25] Le rôle du HPV (*Human Papillomavirus*) n'a pas encore été mis en évidence.

par ailleurs par le fait qu'Helen Lane est une afro-américaine pauvre, descendante d'esclave, symbole de la population qui vient alors de se signaler au monde entier par sa lutte pour les droits civils ; c'est pour cela qu'elle peut être la nouvelle Hélène, une Hélène « plus grande » que l'antique. Au lieu du schème grec de la prolongation, dans le firmament, d'un destin princier sinon royal, donc d'un trajet du haut vers un autre haut, on rencontre ici le schème du renversement évangélique : c'est le dernier [197] qui sera le premier, c'est la « laineuse négresse inconnue » (v. 13) qui sera « élue », qui sera « l'universellement connue » (v. 23) ; le trajet va du plus bas vers ce ciel « intermédiaire », qui règne « bas » mais qui règne tout de même en « enveloppant » le globe.

Le mot d'« élue » (dans « ayant été élue / Pour la mort par cancer » (v. 14-15) fonctionne comme une charnière entre l'intertexte antique, qui fait intervenir un destin ou quelque volonté d'un dieu, et l'intertexte chrétien qui affleure en même temps, comme tressé au premier, dans le vers 50 : « Ce jour où par ce Doigt tu fus marquée entre toutes les femmes », reprenant le v. 48 : « Le cancer fit paraître sur elle son signe ». Très vite cependant, dans ce passage, quantité d'images évangéliques et mariales [26] surgissent. Il est en effet question de l'« annonciation de l'ange de souffrir » (v. 53), mais aussi, par trois fois (v. 50-52-62), de l'expression « entre toutes les femmes », empruntée au « Je vous salue Marie », avec, à la troisième reprise : « tu as conçu entre toutes les femmes », formule qui emprunte en outre à la phraséologie du *credo* catholique (« […] conçu du Saint-Esprit / est né de la Vierge Marie […] »).

L'insistance répétée sur l'ignorance du jour – « d'amour ou de travail » (v. 49), « de fête ou de travail » (v. 51) – où cette « annonciation » a eu lieu n'est pas moins significative : outre sa dimension proprement thiryenne [27], elle suppose en effet une sorte d'égalité du calendrier : le jour est choisi entre tous les jours comme la femme est élue entre toutes les femmes. Sans qu'il s'agisse d'un appel à l'intertexte chrétien, l'isotopie de l'égalité est encore renforcée par deux éléments : d'abord par l'insistance sur le fait que c'est « l'un des *anonymes* blancs » (v. 58, 61) qui opère, non quelque médecin héros d'une épopée médicale ; ensuite par la finale, lorsqu'elle évoquera le « travail *routinier* des chercheurs de l'espoir » (v. 102) (nous soulignons).

C'est donc en empruntant au thème marial que le poète, sans diminuer leur mérite, conjure la tentation de mettre en avant les chercheurs individuels ou leurs exploits d'un jour particulier. Il n'y a d'héroïne individuelle que féminine, et s'il y a bien un exploit extraordinaire – faire advenir [28] « la première immortalité humaine » (v. 63) –, il ne s'agit pas véritablement d'un acte. À l'épopée conquérante, on préfère ici le tour hagiographique : est mis en évidence, à partir de l'intertexte chrétien, le fait qu'il s'agit d'une [198] femme qui accepte le « martyre » (v. 54-66), qui ne fut pas elle-même un agent mais qui, plutôt, « fu[t] livrée » (v. 65) comme le Christ au moment de la

---

[26] Rappelons que l'*Ave Maria*, prière qui est ici à l'arrière-plan, est constitué dans sa première partie d'emprunts à l'Évangile de Luc (1, 28.42) et, dans sa seconde partie, d'additions ultérieures ; il n'a trouvé sa forme définitive qu'au 13e siècle.

[27] *Cf.* HALEN (Pierre), *Marcel Thiry : une poétique de l'imparfait*. Louvain-la-Neuve : Ciaco, 1990.

[28] Le verbe est lui aussi chargé de connotations évangéliques (« en ces temps-là, il advint… ») ; on relèvera son emploi en quelque sorte passif dans « Ainsi est advenue à la terre… » (v. 33).

Passion. Même si l'expression a, elle aussi, un accent proprement thiryen [29], la qualification oxymorique de « coupable sereine » n'est pas sans connotation chrétienne, puisqu'elle renvoie au pardon des fautes, tout en reprenant le code érotique qui affleure, nous l'avons vu, dans l'ensemble du texte.

Enfin, si la « négresse rose » peut susciter l'idée d'une nouvelle unité planétaire, voire la réaliser, c'est sous la forme d'un « grand corps en globe », formule qui nous renvoie tout autant à la planète qu'encore une fois à Marie, souvent représentée les pieds sur un globe. Ce fil sémantique conduit le propos vers une allusion à l'eucharistie, à cause de la forme circulaire de l'hostie, comme on peut le lire dans cette référence au « poids de tous les disques roses distribués et multipliés d'elle / Tout autour de la terre » (v. 41-42). La formule, tout d'abord, fait écho au discours journalistique supputant la masse totale des cellules reproduites dans les laboratoires ; elle transpose de cette manière l'émerveillement peu rationaliste des commentateurs, dont nous avons déjà parlé. Mais elle joue aussi sur une référence au récit de la Multiplication des Pains (« distribués et multipliés »), sur l'imagination d'une nouvelle forme de catholicité « tout autour de la terre », et, certes plus vaguement, sur une association entre les boites de Pétri soulevées par les laborantins pour être vues à la lumière (les « disques roses ») et l'élévation de l'hostie aux mains du célébrant.

On voit que, de connotation en connotation, d'image en image, le poète joue sur des associations nombreuses, exaltant la figure d'Helen Lane en jouant de toutes les nuances que lui offrent les ressources de plusieurs intertextes.

Du poète comme chercheur

Que vaut, en termes de connaissance, la parole poétique ? Elle n'a sans doute pas davantage de valeur « scientifique » que le discours à la fois ému, religieux et imaginatif, que tient Déborah Lacks, la fille d'Henrietta, à l'auteur Rebecca Skloot, lorsqu'elle exprime avec ses mots ce qu'elle peut concevoir de la survie partielle de sa mère. R. Skloot, certes, suggère autant qu'elle peut, et sans doute avec beaucoup de sincérité, l'affection mutuelle qui [199] a fini par s'établir entre elle-même, la jeune intellectuelle blanche « rationnelle », et Déborah, son principal interlocuteur dans la famille Lacks ; c'est ce qui fait aussi de son enquête, qui est une double exploration des coulisses des laboratoires et des milieux noirs pauvres, une œuvre moralement « correcte ». Par rapport à elle, Déborah est une vieille femme malade et peu instruite, d'autant plus émouvante que ses réactions semblent des impulsions mal contrôlées, et son rapport à la science médicale, si l'on en juge par sa manière de se soigner, plutôt naïf et désordonné. L'interprétation lyrique des mêmes faits par le poète relève sans doute du même type de perception affective que celle de Déborah Lacks, et R. Skloot aurait sans doute à son égard la même condescendance attendrie.

---

[29] La question de la faute (et de la réparation de la faute) est un des fils rouges de l'œuvre. *Cf.* e.a. HALEN (Pierre), « Marcel Thiry. Au bonheur de la faute », dans : *Regards sur la poésie du XXe siècle. Tome 1*. Textes réunis et présentés par Laurent Fels. Namur : Les Éditions namuroises / Poiétês, 2009, p. 549-568.

Et pourtant, la vertu du poème est sans doute *aussi* autre que celle du déploiement d'une affectivité. La *Prose des cellules He La* en parle d'ailleurs dans une parenthèse : « Car les poètes font de la mémoire une aurore à dégager les morts de l'ombre » (v. 88) et dans un curieux rapprochement avec Shakespeare : « Et comme, aussi éternels que toi / Dans leur éternité différente, / Les sonnets de Shakespeare existent / Comme toi » (v. 93-96). Marcel Thiry, ces années-là, est précisément occupé à préparer ses *Attouchements des sonnets de Shakespeare* [30], qui paraîtront l'année suivante. Il s'agit, à défaut d'une traduction des *Sonnets*, opération qu'il juge impossible, d'une entreprise qui tient à la fois de la réécriture personnelle, de la transposition et du prolongement. En tant que traduction, la tentative que constituent ces *Attouchements* est nécessairement vouée à l'échec, même si, en tant qu'hommage ou en tant qu'écho à l'écrivain anglais, on peut parler d'un glorieux échec. Le rapprochement que fait le poète avec son travail sur les *Sonnets* semble en tout cas suggérer qu'il n'y a pas lieu de s'illusionner à propos de l'immortalité, qu'il s'agisse de Shakespeare, d'Helen Lane ou de lui-même ; mais cela n'empêche nullement le poète de vouloir « dégager les morts de l'ombre », ni de « faire de la mémoire une aurore ». L'aurore de quoi, la mémoire de quoi, sinon de l'Espoir : « Mais l'espoir, / L'Espoir existe, et la Beauté ensemble et le Cancer, / Tout existe, et même ton passé inconnu de négresse vivante ».

Terminons par un quatrain. Il est tiré du recueil *Astrale automobile* (1950), un titre où l'on retrouve la même tension entre le prosaïsme moderne, symbole en outre de la vitesse, et la perspective stellaire, qui exauce ce prosaïsme, le sauve peut-être, parce qu'il en fait valoir, comme un double fond, la dimension d'espérance. Thiry y compare en tout cas le poète-conducteur au chercheur, à l'« ange ingénieur » en ce cas : [200]

> Où est-il, ce levier secret de marche arrière
> Dans le Temps, que disaient les anges ingénieurs,
> Et dont ta main, sournoise essayeuse d'erreurs,
> Cherche entre les aciers la chance et la matière ? [31]

***

---

[30] *Cf.* THIRY (Marcel), *Attouchements des sonnets de Shakespeare*. Bruxelles : André De Rache, 1970.

[31] Dans *Âges*, *op. cit.*, reproduit dans *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, *op. cit.*, p. 162.

PROSE DES CELLULES HE LA [32]

ARGUMENT

En 1948, un professeur américain, le docteur Gey, réussit à établir une lignée de cultures à partir de cellules cancéreuses prélevées sur une malade noire, Helen Lane. Sous le nom abrégé d'He La, ces cellules vivantes se sont multipliées et peuplent actuellement les laboratoires de biologie du monde entier ; dûment traitées[,] elles peuvent proliférer infiniment.

La différence entre les vivants et les morts
Diminue, et nous approchons l'égalité durable.
La clémence aplanit tous les jours un peu le seuil de marbre,
Les poètes font de la mémoire une aurore à dégager les morts de l'ombre,
La science a dépassé ce champ de bataille-là
Qui la vit refouler comme on recule un poteau-frontière
La différence entre les vivants et les morts,
Et le temps vient pour elle qu'elle se retourne, et qu'elle
Pieusement repense à la morte partielle,
Soumise il y a dix-neuf ans au grand œuvre terrifiant
De demeurer pour une part d'elle-même vivante perpétuellement,
Helen Lane, l'Helen des cellules He La.

Helen Lane, laineuse négresse inconnue,
Il y a dix-neuf ans qu'ayant été élue
Pour la mort par cancer
Elle voit les cellules qui furent prélevées sur sa chair
(Si l'on voit d'une tombe où l'on est étendue),
Elle voit les cellules qui furent prélevées sur sa chair
Quand elle était malade mais vivante,
Elle voit ces cellules cancéreuses vivre et multiplier en cellules vivantes
Et grandir en population myriadaire
Dans tous les blancs laboratoires tout autour de la terre,

---

[32] Le texte proposé ici est celui de l'édition originale de 1969, qui n'a pas été modifié par l'édition Seghers de 1975, et qui se retrouve dans l'édition Delcourt de 1997, celle-ci étant suivie par l'édition Actes Sud de 2002. Il n'y a pas de différences entre les éditions, sauf pour trois éléments peu significatifs. Le premier est de toute évidence une coquille dans l'édition Seghers : *Proses*, au pluriel dans le titre du poème (p. 312). Le deuxième, à la fin du vers 74, concerne la présence d'une virgule dans l'édition Seghers, les autres éditions (que nous suivons ici) proposant un point. Enfin, l'alinéa liminaire (« Argument ») disparaît logiquement dans l'édition Actes Sud, pour ne pas faire double emploi avec le commentaire de l'éditeur, qui est placé après le poème.

Helen Lane l'universellement connue
Sous son nom cellulaire d'He La.

Tous les laboratoires du monde ont la cellule He La
Qu'ils cultivent, qu'ils font prospérer par le monde.
Ils ont tous, provenues de l'He La enterrée
Il y a dix-neuf ans dans un cimetière d'hôpital au fond du Nouveau Monde,
Ces colonies d'He La qui sous le microscope ont la forme d'étoiles
Et qu'ils font vivre en de petites boîtes rondes et transparentes
Dans le ciel rose d'un liquide
Donné à pâturer aux étoiles de chair.

Ainsi est advenue à la terre comme une enveloppe d'un ciel intermédiaire,
Le réseau, la résille des cellules He La
En rose firmament qui règne bas sur tous les labos de la terre
À hauteur de chercheurs.
Et combien pèse aujourd'hui ton corps évolué en galaxie par le cancer,
Devenu cette sphère discontinue de constellations roses
À hauteur de chercheurs,
Ô Helen qui là-bas n'es même plus cadavre ?
Ce poids de tous les disques roses distribués et multipliés d'elle
Tout autour de la terre,
C'est plusieurs fois le poids que pesait Helen Lane
Au premier jour où le cancer
Qui, mal de vie, est la vie sans frontière,
Le cancer qui lève les barrières
À la marche en avant des hordes cellulaires,
Le cancer fit paraître sur elle son signe.

Je ne sais s'il était d'amour ou de travail,
Ce jour où par ce Doigt tu fus marquée entre toutes les femmes,
Helen ; si elle était de fête ou de travail
L'heure où vint te couvrir entre toutes les femmes
L'annonciation de l'ange de souffrir ;
Je ne sais si c'est tard ou tôt dans ton martyre,
Dans l'engrenage des hôpitaux,
Quand tu allais gésir de narcose en narcose
Ou gémir sous les géantes manœuvres des noires machines rayonnantes,
Que l'un des anonymes blancs tenta la chance
De te prendre un peu de ta chair pour la rendre immortelle malgré ta mort
Et lui faire servir, à jamais vivante, après ta mort,
Le dessein acharné des anonymes blancs contre la mort ;

Mais je sais que tu as conçu entre toutes les femmes
La première immortalité humaine.

Ainsi, corps de négresse, ô ville noire et rouge,
Tu fus livrée au grand hourra silencieux des hordes cellulaires libérées,
Et maintenant que ton martyre t'a gagné la métamorphose
Tu vis pour nous éparse parmi nous en rose poussière d'étoiles charnelles dans nos laboratoires,
Ô immense négresse rose.

Et l'autre Hélène, la fille du Cygne,
Est devenue étoile aussi, dans l'autre ciel
Du haut duquel, coupable sereine, elle assiste.
Et les femmes de tous les jours et de toujours existent,
Adorables alacrités de jambes, chair
Qui vaque à tous les gais ouvrages de la chair sous l'immanence du cancer,
Et pendant que vivent la terre et le ciel les chercheurs se servent de toi tous les jours, Helen Lane,
Leur serve à leur portée en ses bains roses de culture,
Ils se servent de toi presque sans plus savoir
Que tu es ce lambeau de femme mis en étoiles.
Ils te font tous les jours servir à leur espoir
Et t'appellent pour éprouver sur toi leur entreprise
Et tu es sous leur main comme une fille soumise
À leur grande luxure de recherche,
Et pourtant le cancer encore est sur tes sœurs.
Mais l'espoir,
L'Espoir existe, et la Beauté ensemble et le Cancer,
Tout existe, et même ton passé inconnu de négresse vivante
Existe, oh ! crois-le bien que rien ne peut en être mort et qu'il existe
(Car les poètes font de la mémoire une aurore à dégager les morts de l'ombre),
Ta vie perdue existe comme existe ton firmament terrestre de proliférantes cellules
À travers quoi les anges blancs de la recherche circulent,
Comme existe l'étoile Hélène en l'autre ciel,
Comme existent tes sœurs par les trottoirs des rues
Et comme, aussi éternels que toi
Dans leur éternité différente,
Les sonnets de Shakespeare existent
Comme toi.

Tu es l'égale, ô grande Helen Lane, d'Hélène.
Tu es plus grande, ô grande Helen Lane, qu'Hélène.

À toi seule tu es des millions d'étoiles.
Tu es élue comme une courtisane sacrée
Pour supporter à tout jamais, à tout jamais multipliée,
Le travail routinier des chercheurs de l'espoir
Sur ton grand corps en globe de négresse rose.

**

Le Cadran de feuilles, VI [33]

Et déjà le genêt jaune-jeune dédore
Vers le jaune ocre, et vers le court deuil vert de juin,
Quand le feuillage adulte attend les roses,
À la pause de faux automne avant les sorbes.
L'entre deux floraisons sent l'humus de Toussaint
La nuance entre les vivantes et les mortes
Va fondre au fond des creux d'ombre comme des grottes
Sous le ciel bas des branches de bronze, où les mortes
Sœurs des vivantes font leur apparition
Avec leurs sœurs, les mortes aussi par l'absence.
Une persuasive équation
Par degrés bleus efface entre elles la nuance.
Que je leur dise, à ces vivantes, à ces mortes,
Que je leur dise leur autre sœur morte et vivante
Ensemble ; c'est le dit de la négresse rose.
Conter ce conte aux apparitions songeuses :
Une négresse est morte il y a dix-neuf ans
Et des parcelles de son corps restent vivantes,
Éparses par le monde en des cultures roses
Que fait d'elle, pieuse implacable, la science.
Il faut penser, quand le feuillage attend les roses
Et quand les grottes sombres du jardin proposent
Une égalité des vivantes et des mortes,
À celle qui est divisée et réunie
En mort noire et semblance rose de survie.
Je dirai son histoire à la fin de mon livre.

---

[33] Dans *Le Jardin fixe*, 1969 (édition Seghers, p. 299-300).

Résumé
Si la démarche des sciences de la nature, dites exactes, peut être éclairée par la théologie et la philosophie, elle peut aussi faire l'objet d'un regard littéraire, et en l'occurrence poétique. Un texte publié en 1969 par le poète Marcel Thiry, la *Prose des cellules He La*, témoigne de la possibilité de faire dialoguer des savoirs complémentaires : utilisant les ressources de divers imaginaires culturels (l'antiquité grecque, l'intertexte de la tradition chrétienne, l'imagerie médiatique des années 1960, voire telle autre de ses œuvres qu'il écrit cette époque), le poète tente de comprendre et d'expliciter certains enjeux profonds de la recherche biologique sur les tumeurs cancéreuses. Il se sert pour cela du cas des « cellules He La », dont il avait eu connaissance par sa fille, la virologue Lise Thiry, en 1960 ; il s'en est emparé pour imaginer la fin de son roman *Voie-Lactée* (1961), mais la version qu'il en donne dans son poème de 1969 est quelque peu différente, parce que l'enjeu (notamment politique, du fait des problèmes raciaux aux États-Unis durant cette décennie) est désormais collectif.

Abstract
Poetry, science and hope in the *Prose des cellules HeLa* (prose for the HeLa cells) in Marcel Thiry's poetic work

If the process of natural sciences, so-called "exact sciences", can be enlightened by theology and philosophy, it can also be seen by a literary gaze, and in this case by a poetic approach. A work published in 1969 by the Belgian poet Marcel Thiry, entitled *Prose des cellules HeLa* (prose for the HeLa cells), shows the possibility for knowledges to hold a dialogue which brings out their complementary nature. Using resources of various worldviews (myths from Greek Antiquity, Christian narrative traditions, media imagery of the sixties, even another work he was writing at this time), the poet tries to make clear what's deeply at stake in biological research about carcinomas. He discusses therefor the case of HeLa cells, about which he was being told by his daughter, the virologist Lise Thiry, in 1960 ; yet in 1961 he took advantage of this affair in writing the end of his novel *Voie-Lactée* (Milky Way), but the version he gives in his 1969's poem is somewhat different, because of the collective background (especially political, because of the racial problems in the US during the sixties).

Notice 500 signes
Professeur dans l'enseignement secondaire, puis assistant à l'Université Catholique de Louvain, P. Halen rejoint ensuite l'Université de Bayreuth au titre de chercheur invité, puis d'enseignant *a.i.*. Depuis 1997, professeur à l'université de Metz, aujourd'hui Université de Lorraine. Actuellement directeur de la revue *Études littéraires africaines*

et, avec Catherine Mazauric, de la collection « Littératures des Afriques » aux PU de Bordeaux. Directeur du Centre de recherche « Écritures » (E.A. 3943).